

# La beauté comme drame

Avec « Les Belles de Halimunda », son premier roman, Eka Kurniawan tresse, entre onirisme et vraisemblance, une extraordinaire épopée indonésienne



MILES HYMAN

FLORENCE NOUVILLE

André Breton parlait de « la haine du merveilleux ». Il voyait là un mal occidental, produit d'une logique étouffante et d'un rationalisme à œillères. Domage, disait-il, car « le merveilleux est toujours beau. (...) Il n'y a même que le merveilleux qui soit beau ». Nest-ce pas lui et lui seul qui nous arrache à la tyrannie du connu et du classable ?

Que ceux qui rejettent cette thèse ne s'attardent pas sur *Les Belles de Halimunda*. Surréal et débridé, torride et foisonnant, totalement hors norme et délicieusement déroutant, ce premier roman de l'Indonésien Eka Kurniawan – né à Java en 1975 et découvert en France avec son deuxième récit, *L'Homme-tigre* (Sabine Wespieser, 2015) – repose tout entier sur un amalgame de merveilleux et de bizarre, de grâce et d'effroi. A chaque page surgissent des esprits dont les manifestations, prédictions ou maléficènes percent le réel comme des coups de poignard. Comique ou stupéfiant, l'extraordinaire est la norme. Un sanglier « tué de trois balles dans la tête » se métamorphose tout naturellement en un cadavre humain maculé de boue. Des amants s'embrassent avec une fougue telle que « du feu s'échappe de leurs lèvres ». Une femme se réveille, au neuvième mois de sa grossesse, aussi mince qu'une liane, son ventre, telle « une marmite vide », n'ayant « jamais rien contenu que du vent ». Quant à l'action, elle résulte d'une fusion constante entre onirisme et vraisemblance. Oscille entre les temps. Passe des morts aux vivants. Et progresse finalement « comme se propagent les nouvelles », avec « le murmure de la brise et les aboiements des chiens ».

D'où une puissante impression d'« ailleurs » – le récit de Kurniawan tirant tout son suc des légendes javanaises, du *Mahabharata* et du théâtre d'ombres Wayang. Pourtant, quelque chose de familier s'invite peu à peu. Sous l'exotisme, les ressorts profonds du récit, les présages, les augures, font penser aux mythes grecs, aux contes traditionnels, parfois à *La Légende dorée*. Des « visions » surgissent, s'entrechoquent. Hallucinations poétiques. Flashs de « réalisme magique » rappelant tantôt une page de García Márquez ou du Rushdie des débuts, tantôt certains tableaux de Frida Kahlo. Sans parler de la dimension érotique – affranchie de tout tabou –

qui, elle, renverrait plutôt aux images les plus crues du Kama-sutra.

Lorsque le livre s'ouvre, la terre tremble à Halimunda, ville imaginaire du sud de Java. Au cimetière, une sépulture vole en éclats : Dewi Ayu (« belle déesse ») sort de sa tombe « après être restée morte durant vingt et un ans ». Dans son linceul, chevelure au vent, celle qui fut jadis la courtisane la plus respectée du lieu traverse la ville pour rentrer chez elle. Pourquoi revenir des ténèbres ? On ne le saura complètement que 600 pages plus tard. Disons seulement qu'une

LES BELLES DE HALIMUNDA  
(*Cantik itu Luka*),  
d'Eka Kurniawan,  
traduit de l'indonésien  
par Etienne Naveau,  
Sabine Wespieser, 656 p., 27 €.  
Signalons, des mêmes auteur et traducteur, la parution en poche de  
L'Homme-tigre, Folio, 288 p., 7,20 €.

malédiction pèse sur les femmes de sa famille depuis que sa mère, née de la liaison d'une Indonésienne avec un riche planteur hollandais, l'a abandonnée bébé. Non seulement Dewi Ayu a basculé plus tard dans la prostitution – à moins qu'elle ne l'ait choisie sans se l'avouer ? – mais elle a eu trois filles dont la beauté sidérante n'a engendré que des catastrophes. Pour elles comme pour l'ensemble d'Halimunda. A tel point que, lorsqu'elle a attendu sa quatrième fille, Dewi Ayu a prié pour qu'elle soit laide et qu'il soit mis fin au cycle des désastres. Ainsi est née une terrifiante créature ironiquement prénommée Belle, qu'un amant invisible vient pourtant visiter chaque soir. Inexplicablement.

Psyché et Eros inversés ? Pas du tout. Ici, pas de lampe à huile traitresse ni d'Aphrodite furieuse. C'est un tout autre dénouement que nous prépare l'auteur, racco-

chant cette damnation symbolique à une série de malheurs historiques bien réels, ceux-là – colonisation néerlandaise, invasion japonaise pendant la deuxième guerre mondiale, viols de femmes en série, dictature de Suharto, massacre des communistes au milieu des années 1960... Néanmoins, c'est bien le thème du désir qui est au centre de ces *Belles*... Le désir de beauté, individuel et collectif, et toutes les variations qui en découlent ici : fantasmes, tendresses, pulsions, convoitises, sauvageries, instincts bestiaux, fornications, frustrations, concupisence. Tout cela se reflète comme un arc-en-ciel bigarré dans les innombrables ramifications de cette épopée. Jusqu'à suggérer que la beauté elle-même peut parfois constituer un drame (le titre anglais est d'ailleurs *Beauty Is a Wound*, « la beauté est une blessure »).

En 2015, *Le Monde* avait rencontré Eka Kurniawan à l'occasion de la sortie en français de *L'Homme-tigre*. « Je cherche à mélanger le mythe, l'horreur, le gothique et le sexuel », avait-il expliqué à propos de l'étonnant syncrétisme qui prévaut dans ses fables. Il nous avait raconté aussi comment, enfant d'une famille très pauvre, il avait un jour découvert la littérature, à Pangandaran, dans l'ouest de Java, dans les années 1980. « Mon père vendait des tee-shirts pour quelques roupies sur les marchés. Il faisait également le ménage dans les hôtels et rapportait à la maison tous les livres que les touristes étrangers laissaient derrière eux. » C'est ainsi que Kurniawan a peu à peu élaboré sa recette personnelle du merveilleux. En mixant l'imaginaire de son île avec les rebuts recyclés de l'Occident. Breton aurait adoré. ■

Gallimard présente

JOHN EDGAR WIDEMAN  
Écrire pour sauver une vie  
Le dossier Louis Till

PRIX FEMINA ÉTRANGER

rnf  
Du monde entier

gallimard.fr | facebook.com/gallimard